

CLEC – UAICF

CONCOURS LITTÉRAIRE 2020

Prose à sujet ferroviaire

Enlevée par le vent

Martine Ferachou, 1^{er} prix

Publié dans *Le nouveau dévorant* n°305

En ce matin du 4 mai 1916, le vent d'Autan souffle sa hargne avec force et détermination sur le Lauragais. Depuis quarante-huit heures déjà, il règne en maître des lieux, couchant la végétation, dépouillant les arbres de leurs jeunes feuilles, déformant les platanes, exaspérant hommes et bêtes... Dans toute la contrée, les bœufs donnent des coups de cornes, les chevaux des coups de pied, les chiens des coups de gueule, les hommes des coups de poing...

Paolo Desperra déteste ce vent, appelé aussi « vent du Diable », « vent des fous ». Pire, il le craint ! Il pense, comme les populations paysannes du cru, que ce vent est maudit, que le Malin l'envoie sur Revel ou sur Castelnaudary pour punir les hommes de leurs péchés... Paolo Desperra aux commandes du train N° 52 de la Compagnie des chemins de fer du Sud-Ouest, songe, en ce matin du 4 mai 1916, que ce voyage pourrait bien ne pas se passer comme les autres.

En effet, comment se comportera le Petit train noir, tracté par la locomotive à vapeur modèle Corpet-Louvet type 030, sous les rafales de l'Autan ? Circulera-t-il sans encombre à travers collines et coteaux du Lauragais jusqu'à Toulouse, son terminus ? Résistera-t-il, sur sa voie métrique, étroite et sinueuse, au souffle tempétueux du Marin ? Paolo, seul maître à bord en sa qualité de mécanicien, jongle, comme il se doit, avec le régulateur et le frein pour respecter la vitesse imposée. « Faire l'heure » est le premier devoir du mécano. Son regard sombre navigue sans cesse de sa montre aux deux rails parallèles qui s'étirent devant la machine. Il doit anticiper, autant que possible, et agir en fonction du profil de la ligne et de la lancée du convoi. Mais aujourd'hui, une boule d'angoisse pèse sur son estomac. Il triture machinalement le chiffon qu'il tient dans sa main droite pour actionner le régulateur. De temps en temps, il penche la tête par la fenêtre, plus que de raison, afin de jauger la force du vent et de vérifier le bon comportement du tortillard. Et il n'est pas déçu de la manœuvre ! Chaque fois, il prend de plein fouet la violence des éléments : ses cheveux, happés par la bourrasque, dansent comme des fous, ses yeux, violemment agressés, se renfrognent, ses paupières se rapetissent, vacillent, ses joues vibrent, ses lèvres frémissent... Il ne peut soutenir l'impétueux assaut et, très vite, bat en retraite ! Soucieux, Martial, l'homme de chauffe, l'observe avec attention entre deux charges de charbon. Finalement, il ose poser la question qui lui brûle les lèvres : « Ça t'inquiète, le Marin ? » Paolo hausse les épaules.

– Un peu, oui. Y a du monde dans le train aujourd’hui... En plus de nous trois, pas moins de quarante-cinq voyageurs ! Louis m’a donné le nombre juste avant qu’on parte ! C’est jour de marché à Caraman, tu comprends ! Le chauffeur imprime sur ses lèvres un petit sourire narquois.

– Ah, ben alors, si c’est jour de marché... Bien sûr que je comprends... Nous avons à bord une passagère... comment dire... spéciale ! Spéciale à ton cœur ! Tu vois de qui je veux parler, bien sûr ? Alice, la très charmante vendeuse de lingerie... Quel dommage qu’elle soit toujours accompagnée de son benêt de mari ! »

Il s’interrompt, ouvre de la main gauche la porte du foyer, se met au pelletage, enfourne environ six jets de charbon qu’il répartit impeccablement sur toute la surface du foyer de la machine. Il relève la tête, éponge son front du dos de la main, s’esclaffe bizarrement, prend une voix aigrette pour imiter le bonimenteur : « Approchez, mesdames, et vous aussi, messieurs, ne soyez pas timides, venez tâter et admirer les plus belles pièces de toute la région : culottes en dentelles, jarretelles et balconnets, corsets et guêpières... Il y en a pour tous les goûts, pour toutes les bourses... Et rappelez-vous, messieurs, le bonheur des dames fait aussi immanquablement le bonheur des hommes ! Approch... »

La fin du mot se mue en un grondement sauvage dans la gorge de Martial, alors même, que dans celle de Paolo se produit un hurlement de loup pris au piège. Une secousse, monumentale, vient d’ébranler le train. Paolo agit par réflexe : il bloque l’engin instantanément. Puis il se retourne et, d’un coup d’œil, découvre l’impensable : les quatre wagons de queue du tortillard viennent d’être enlevés des rails par une force inouïe, une puissance inégalée et malveillante. Le Marin, fort de sa bourrasque la plus démoniaque, les a soulevés tels des fétus de paille, il les projette maintenant vers le remblai haut de plusieurs mètres. L’image passe devant les yeux du mécano en une fraction de seconde. Désormais plus rien ne peut stopper la catastrophe !

Les deux wagons de tête, tordus à leur tour par la force du vent, basculent aussi dans le vide, puis s’immobilisent, suspendus, grâce au poids de la machine restée miraculeusement en place ! La Corpet-Louvet, légèrement inclinée, une roue de derrière en l’air, ressemble à un animal blessé prêt à choir. Mais, bravement, elle tient bon. Paolo et Martial, choqués, contusionnés, se précipitent hors de la locomotive.

« Les passagers... Vite... Aide-moi ! » parvient à articuler le mécanicien. Les deux hommes s’élancent vers les voitures de voyageurs, ils enfoncent les portes, brisent les vitres... Louis, le chef de train, sorti dans les tout premiers, leur prête mainforte. Les voyageurs ne sont que cris, pleurs, gémissements. On les tire, on les pousse, on les soulève, on les hisse, on les extrait enfin des voitures... Certains d’entre eux, hébétés, hagards, fuient à pied vers la ville toute proche, sans même évaluer l’étendue de leurs blessures. Boitant, saignant, se soutenant les uns les autres, ils fuient l’accident ! Ils fuient le monstre d’acier moribond, craignant sans doute une réplique du séisme qu’ils viennent de vivre ! Ils fuient dans le vent d’Autan toujours gaillard, qui les bouscule, les ralentit, les enveloppe de son haleine tiédasse et poussiéreuse, accentuant ainsi le malheur dont il est la cause. Les autres, touchés un peu plus sérieusement, une quinzaine environ, sont allongés avec délicatesse sur les bas-côtés ; ils sont pris en charge par les secours arrivés sur les lieux en quelques minutes.

Aucune blessure pouvant avoir des conséquences mortelles n’est signalée. On respire. Malgré tout, on a eu de la chance. Beaucoup de chance ! Le pire a été évité. Voilà le constat fait par la foule qui gravite maintenant autour du Petit train noir du Lauragais. Maire, adjoints, docteur, gendarmes, gardes et même percepteur, tous, prévenus par le bouche-à-oreille, s’accordent à féliciter le mécano pour son sang-froid : « Il a bloqué à temps, le gars ! Heureusement ! »

Martial, libéré de sa mission de sauvetage et soudain vidé de ses forces, s’est laissé tomber sur l’herbe du talus. Il cherche Paolo des yeux afin de le féliciter. Lui aussi s’étonne de le voir piétiner autour de la troisième voiture en compagnie d’un homme de petite stature à la silhouette sombre et voutée. Le mécanicien, mâchoires crispées, tourne comme un fauve en cage ; il s’approche de la porte, scrute l’intérieur... Martial, l’homme de chauffe, intrigué, se relève et s’avance vers les eux.

« Ah, Martial, tu te souviens de monsieur Sterne ? Nous l'avons déjà transporté de nombreuses fois. Il fait les marchés avec son épouse. » Mais le chauffeur ne trouve rien à répondre aux propos de son mécanicien. Monsieur Sterne, visage tuméfié, regard absent, semble sorti tout droit des Enfers. Il fixe le wagon en murmurant sans cesse : « Alice... Alice...

– Elle a disparu, reprend Paolo.

– Peut-être, ose Martial, peut-être est-elle partie avec les autres, ceux qui ont fui vers le village.

– Non, je l'aurais vue, c'est moi qui ai aidé les passagers à sortir de là, un par un, répond Paolo en se rapprochant de la pente du remblai. »

Il se penche. Il se contorsionne. Il inspecte le moindre intervalle entre la voiture et le talus. Puis, il se met à plat ventre, se traîne pratiquement sous l'engin, « non, j'ai peur que... »

Il s'interrompt brutalement, roule sur le côté, puis se redresse, porte la main à sa bouche pour retenir le cri d'effroi qui ne demande qu'à jaillir. Martial a compris, se précipite, s'agenouille près de son camarade : « Qu'as-tu vu, Paolo, qu'as-tu vu ?

– Elle est là-dessous... écrasée entre le talus et la paroi extérieure du wagon, sanglote le mécano.

– Vivante ?

– Écrasée, je te dis, comprends-tu ce que ça veut dire ? É-cra-sée ! »

Le mot résonne dans toute son horreur, électrise la foule. On accourt. On s'active. On installe cric et leviers pour dégager la victime. On relève Paolo. On lui tape sur l'épaule. On entoure un monsieur Sterne, hébété, sans larme, sans geste, enfermé dans une douleur muette. Avec mille précautions, on soulève le wagon, on dégage le corps, on l'emporte. Le maire et le docteur prennent le marchand de lingerie par le bras afin de l'éloigner du lieu du drame. Il se dégage, comme agacé, s'approche de Paolo, marmonne à voix basse : « Elle était sur la plateforme quand c'est arrivé. Elle aimait se poster là, toujours, pour apercevoir la locomotive dans les courbes. Je me demande bien pourquoi... »

Puis il revient se poster entre les deux hommes, se tourne une dernière fois vers le mécano : « C'est ça qui l'a tuée ! »

Un au-revoir est-ce un adieu ?

Jean-Michel Dessily, 2^e prix

Publié dans *Le nouveau dévorant* n°306

J'aimerais partager, avec chacun d'entre vous, la venue au monde et le chemin parcouru d'une fraternité. Quoi de plus banal me direz-vous qu'une vie de famille, une simple communion entre frère et sœur ? Pourtant, cette parenté-là a marqué une étape dans notre vie professionnelle.

Il se peut, toutefois, en fonction de vos attributions respectives, de votre âge, que cette naissance, vous l'ignoriez, que vous la jugiez sans intérêt, ennuyeuse peut-être. J'espère pourtant vous faire éprouver un plaisir dont je ne me lasse pas et qui aura duré un peu plus de quatre décennies. Je crois même que celui-ci n'est pas encore tout à fait tari.

Un plaisir... ? mais ne devrais-je pas plutôt dire un délice ? Ce dernier n'a pas enivré mes papilles gustatives, mais il a mis en émoi mes neurones ; il a engendré, une accélération de mes palpitations cardiaques. Vous vous demandez sans doute quels sont les rapports entre le bouillonnement de mon système nerveux et la mise en effervescence de mes fréquences cardiovasculaires. Je vous comprends ! J'imagine toutefois de vous faire partager mon aventure et vous associer à mes souvenirs.

Disons que cette famille se compose d'un garçon et une fille. L'acte de naissance du nouveau-né mentionne une date du mois de juillet de l'an 1978. L'acte de naissance de la fille indique un jour de décembre de cette même année 1978. La « clinique » qui a permis à ces deux belles créatures de voir le jour était située à Belfort. Point n'est utile d'être érudit pour constater qu'entre la naissance de ces deux adorables nouveau-nés, il n'y a que cinq mois. Il n'est pas nécessaire, non plus, d'être bon mathématicien pour laisser notre imagination, fertile et railleuse, vagabonder et exhiber un joli sourire ironique : « frère et sœur ? Mon œil ! à qui veux-tu faire croire cela ? » Pourtant c'est un fait avéré. Vous allez en découvrir la preuve en continuant, si vous le voulez bien, votre lecture.

Après cette naissance particulière, il a fallu prodiguer toutes sortes de soins à ces deux bambins et, bien entendu, il fut nécessaire de décider du choix des tenues qu'ils allaient revêtir. Par souci d'égalité, les parents choisirent la même couleur d'habit : une nuance orangée.

Ces deux êtres inexpérimentés se sont laissés guider dans une confiance totale par leur entourage. Leur éducation s'est déroulée entre Strasbourg et Colmar durant deux ans. Du matin au soir ils ont galopé sur ce trajet, observé leur environnement et emmagasiné tout ce qu'il leur était possible d'enregistrer.

Il et elle ont reçu strictement la même éducation dans cette odyssée fantastique de la première enfance. À cet âge-là, l'apprentissage n'est toutefois pas terminé et les études doivent continuer. Il devint indispensable de les lancer sur une autre voie, plus agitée, pour leur permettre d'appréhender les tumultes de la vie avant d'entrer dans le monde professionnel. Bien vite devenus adolescents, ces deux-là durent prouver qu'ils avaient bien acquis les compétences requises, ils se devaient d'être à la hauteur de leurs ambitions ; on attendait qu'ils concrétisent les espoirs qui étaient placés en eux. Il leur fallut obtenir un diplôme, avec une mention spéciale, et même une médaille sertie de diamants pour briller de mille feux.

J'ai oublié, volontairement, de vous préciser les prénoms de cette progéniture : Patrick et Sophie sont leurs noms respectifs de baptême. Certains auront compris qui étaient ces « enfants » si particuliers ! Il s'agit bien sûr des deux premières rames de TGV. Le TGV 001 surnommé Patrick et le TGV 002 surnommé Sophie.

Pour eux le temps était venu d'envisager des « études supérieures » afin d'entrer dans l'excellence et de faire leurs preuves. Patrick et Sophie allaient pouvoir démontrer leurs talents respectifs dans des chevauchées fantastiques. Leurs moteurs, d'une puissance équivalente à plusieurs milliers de chevaux, étaient prêts à les propulser sur une ligne nouvelle construite pour atteindre de nouveaux records de vitesse.

Un beau jour, dès potron-jaquet, après une longue nuit brumeuse et sans lune, nos deux devanciers se sont élancés entre Lutèce et Lugdunum. Pardon, je voulais dire Paris et Lyon. J'étais un peu dans mes rêves... Les premiers kilomètres furent franchis à vitesse habituelle sur la voie ferrée classique. Mais rapidement, la puissance des motrices s'est exprimée sur cet itinéraire conçu pour l'exploit. L'énergie développée par la colossale machinerie fit entendre son rugissement. Le paysage défilait de plus en plus vite ; le tachymètre en cabine indiquait une vitesse sans cesse croissante. Le nez des rames brisait l'air dans un sifflement prometteur. Ces sensations inconnues provoquèrent un réflexe qui fit se dresser les poils sur les bras et engendrèrent des pulsations cardiaques inhabituelles à tous ceux qui participaient à cette aventure.

Sans relâche Patrick et Sophie, jours et nuits, durant des mois, parcoururent des milliers de kilomètres. Ils démontrèrent à tous une fiabilité sans faille. C'est un triomphe technologique qui récompensa leurs efforts !

Ensuite, avec tous ceux qui vinrent les rejoindre, et durant plus de quarante-et-une années ils ont offert aux clients la satisfaction de connaître un gain de temps prodigieux et un cadre de vie amélioré. Combien de tours de Terres parcourus, sans frémir depuis ?

Au début de l'année 2020, Patrick a achevé son périple. Il a tiré sa révérence, terminé sa carrière. J'aurais souhaité que son dernier voyage s'achève dans les ateliers Alsthom, à Aytré, près de La Rochelle, qu'il y soit exposé !

En tant que membre honoraire de la confrérie de ceux qui ont participé à l'aventure, mais aussi en tant que Rochelais, je serais allé le saluer et lui rendre un dernier hommage. Après tout, il n'aurait pas dénoté dans le patrimoine de cette ville si riche d'Histoire. Ce n'est pas, hélas, ce qui fut décidé...

Qu'en est-il de Sophie ? Je vais m'accorder un peu de temps pour me lancer sur sa piste... je sur certain qu'elle n'a pas pris une ride.

En gare de Lyon-Perrache

Sylvaine Gabin, 3^e prix

Publié dans *Le nouveau dévorant* n°306

Veille de fête, c'est une évidence, je marche, de long en large, tant bien que mal, dans ce hall de gare en attendant mon train. Je repasse, je m'arrête et détaille à la ronde cette ruche humaine pressée bourdonnante et colorée : un échantillon de toutes les générations et de toutes les nationalités.

C'est un véritable torrent qui par vagues s'étire, se bouscule, évite certains obstacles ou s'immobilise les yeux fixés sur un écran. En retrait un musicien joue et fredonne une chanson de Brel sur un piano bien accordé. Quelle merveilleuse idée ! Ses doigts agiles caressent le clavier d'un va-et-vient professionnel.

Je ferme les yeux ; les notes volent comme des bulles de savon : moment de douceur dans un monde agité... Vous qui passez sans le voir et l'entendre vous n'avez pas su cueillir ces petits bonheurs éphémères...

Avec peine je prends place dans ce hall d'attente au nom évocateur « la salle des pas perdus ». Je souris intérieurement, la formule est tombée dans les oubliettes depuis longtemps, tout comme les pas d'ailleurs...

Autour de moi chacun se plonge dans son présent, livre, téléphone, musique... Indifférence ? Peur de l'autre ? Comme cela est chagrin de constater cette évidence.

N'ayant rien d'autre à faire mon mental part à grande vitesse et s'interroge justement sur le nom du lieu que j'occupe : où s'en vont ces nombreux pas qui martèlent le sol et se perdent sur le dallage depuis la nuit des temps ?

La salle des pas perdus résonne d'un concert de chaussures. Je perçois même leur écho dans ce brouhaha, mais toutes n'ont pas un tempo identique. Je tends l'oreille : tictac tictacs font les talons fins et énergiques..., tooc-tooc... tooc-tooc... pour les moins pressés..., tic-toc... tic-toc... là, c'est la cane qui aide le pied..., freuu... freuu... freuu... freuu... les semelles qui traînent, qui ont du mal à se mouvoir et qui donnent l'impression de soulever toute la misère du monde.

Tap-tap... tap-tap... j'ai un regard attendrissant devant la démarche mal assurée des jeunes enfants qui entament leur chemin de vie, et tant d'autres difficiles à identifier dans ce flot humain et ces déplacements incessants.

Bizarrement, la chaleur est-elle responsable ? Je perds toutes notions et j'imagine, mais oui, un bal des pas perdus cherchant leur propriétaire dans cette salle. Un vrai casse-tête ! Certains pas sont séparés et cherchent leur moitié dans ce capharnaüm d'empreintes.

Tiens, celui-ci a retrouvé son jumeau, quel exploit ; celui-là n'a pas son pied droit... « Où es-tu ? » Plus loin c'est l'inverse... « Ici ! » les autres se marchent dessus... « Aïe ! », se disputent... « C'est à moi ! », se quittent... « Non ! », se retrouvent au hasard d'un passage... « Coucou je suis là ! »

D'autres disparaissent sans laisser de trace... ni vu, ni connu ! Plusieurs se désespèrent la mort dans l'âme... « Snif-snif ». Nombreux restent solitaires et se lamentent... « C'est pas juste ! », « Je perds pied... »

Mon esprit déraille et s'emballe à vitesse grand V. Je vois maintenant tous ces pas effectuer une valse, les autres un tango et ceux-là...

Une annonce met fin à mon imaginaire. Mon train est à quai. Je me lève abandonnant derrière moi, mes pas égarés, à regret...